

21^e LEÇONEXPRESSION DES FAITS PSYCHOLOGIQUES
LES SIGNES ET LE LANGAGE

L'homme n'étant pas un pur esprit, mais une âme unie à un corps, ne peut faire passer directement sa pensée dans la conscience de ses semblables, ni saisir directement leur pensée ou leur état d'âme. Pour manifester au dehors les faits psychologiques : idées, jugements, raisonnements, émotions, volitions, il a besoin des signes et du langage.

I. — DES SIGNES, DU LANGAGE

Définition du signe. — Dans un sens très étendu, *un signe est une chose ou un phénomène perceptible aux sens, qui éveille l'idée d'une autre chose ou d'un autre phénomène non actuellement perçu.* Ainsi la fumée, qu'on voit, est le signe du feu, qu'on ne voit pas; le cri, le signe de la douleur, qui par sa nature échappe aux sens.

Ses éléments. — Le signe renferme trois éléments ou trois idées :

- 1^o Le signe lui-même ou la chose qui amène avec elle la pensée d'une autre;
- 2^o La chose signifiée;
- 3^o Le rapport perçu par l'esprit entre le signe et la chose signifiée.

Ce troisième élément est essentiel au signe. Sans lui, il y a un objet ou un fait perçu, mais pas de signe. Tout fait sensible étant antécédent ou conséquent d'un autre fait, qu'il annonce ou qu'il rappelle, peut servir de signe; mais il n'est réellement *signe* que s'il s'adresse à une intelligence capable de l'interpréter.

Tout signe produit intentionnellement implique donc une double association :

- 1^o De la chose signifiée au signe, dans celui qui le fait;
- 2^o Du signe à la chose signifiée, dans celui qui le comprend.

Principaux rapports du signe à la chose signifiée. — Ce sont des rapports *naturels*, tirés de l'essence des choses, ou *conventionnels*, dépendant de la libre volonté de l'homme.

Les principaux de ces rapports sont ceux :

- 1^o *D'effet à cause* : la fumée est le signe du feu, l'éclair de l'orage; on montre une blessure pour dénoncer un agresseur;
- 2^o *De moyen à fin* : tels sont ceux qu'il y a entre le canon et la guerre, entre la charrue et l'agriculture, entre l'épée et l'état militaire;
- 3^o *De contiguïté habituelle* : la verdure est le signe du printemps, la chute des feuilles le signe de l'automne; le mot signifie l'idée, les galons représentent les grades;

4^o *De ressemblance* : la photographie et l'objet représenté, le portrait et l'original, sont des cas du rapport de ressemblance; imiter l'action de manger pour indiquer qu'on a faim implique ce même rapport saisi;

5^o *D'analogie* : la couleur noire est le signe du deuil, de la tristesse; — c'est à ce genre de rapports qu'appartiennent les symboles, si nombreux dans les mythologies, les arts, les religions : ainsi le cercle est le symbole de l'éternité, la balance de la justice, la faux de la mort;

6^o *De la partie au tout* : un phénomène est le signe d'un autre phénomène, quand il en est ou le commencement, ou la fin (conclusion), ou le symptôme, ou une suite nécessaire : le dégoût, soit physique, soit moral, s'exprime par une grimace des lèvres; c'est l'ébauche de l'acte par lequel on rejette ce qui répugne.

Diverses sortes de signes. — D'après ces rapports, on distingue : 1^o *Des signes naturels*, qui sont produits et interprétés spontanément : avant d'avoir rien appris, l'enfant pleure instinctivement, parce qu'il souffre; puis, s'apercevant que ses pleurs font qu'on s'occupe de lui, il les produit avec intention; enfin, si quelqu'un pleure auprès de lui, il comprend ce que cela signifie et devient triste. Par tout pays, un regard enflammé, des gestes menaçants, des paroles saccadées, sont le signe de la colère; les larmes, le signe de la douleur; le rire, celui de la joie.

Il y a des modifications de l'organisme, des faits physiologiques qui expriment directement les faits psychologiques auxquels ils sont liés comme effets, — émotions, besoins, désirs, — et indirectement des sentiments moraux. Ceux-ci, — joie et douleur, amour et haine, admiration et mépris, — s'ils ont une certaine énergie, se manifestent par la physionomie. Ainsi, une douleur subite, la crainte, l'épouvante, se manifestent par un cri, par un soupir, par la pâleur du visage; une humiliation reçue fait monter la rougeur au front. Quelques-uns des signes ou effets des émotions ne peuvent pas être reproduits à volonté, comme la rougeur, la pâleur, les larmes; d'autres le peuvent être, comme les cris, les sanglots, les mouvements des bras. Ce sont ces derniers surtout qui composent le langage naturel.

2^o *Des signes conventionnels*, qui sont liés aux choses d'une façon arbitraire et impliquent, par conséquent, une entente préalable pour être interprétés. C'est ainsi que le laurier est l'emblème de la victoire; l'olivier, de la paix; le drapeau, de l'honneur d'un peuple; l'écriture, de la pensée.

Il y a des signes naturels qui deviennent conventionnels : par exemple, des gestes, des sons. Dans une certaine mesure, le sablier est un signe naturel de la fuite du temps; et il devient plus expressif, quand on le représente avec des ailes.

Les usages sont tellement conventionnels, que leur signification change avec les peuples et avec les pays. En Chine et au Siam, le blanc est la couleur du deuil; en Turquie, c'est le bleu et le violet; en France et chez beaucoup d'autres peuples, c'est le noir. Un Français qui rencontre un ami le salue et lui donne la main; un Chinois serre les poings, les rapproche, les élève jusqu'au front et s'incline profondément¹.

Y a-t-il vraiment des signes naturels? — Il faut remarquer que le signe qu'on appelle *naturel* l'est comme *fait*, c'est-à-dire qu'il est produit sans notre volonté; mais sa *signification* provient de l'expérience préalable de la chose

¹ Quoiqu'il y ait du convenu dans les deux usages, il faut avouer que l'usage français exprime mieux et plus naturellement la sympathie que le cérémonial chinois.

signifiée et s'apprend; en d'autres termes, ce fait ne devient *signe* qu'au moment où son rapport avec un autre fait non perceptible est saisi. « L'enfant crie d'abord, parce qu'il souffre et non pour exprimer sa souffrance. Le cri ne deviendra le *signe* de la souffrance que lorsque le rapport qui lie ces deux phénomènes aura été aperçu, et quand le cri sera *volontairement* reproduit dans le but d'exprimer la souffrance. » (BOIRAC, *Cours de phil.* — Voir E. Charles, *Lectures de phil.*, 2^e vol.)

Importance du signe. — Comme on le voit par tous les rapports rappelés ci-dessus, l'interprétation du signe est un cas particulier de l'association des idées et du raisonnement. Le signe peut nous révéler ce qui est, ce qui a été, ce qui sera, car tous ces rapports peuvent exister dans le *présent*, ou se relier soit au *passé*, soit à l'*avenir*.

Au *passé* : ce qu'on appelle, par exemple, âges préhistoriques de l'homme n'est reconstitué par les savants que grâce à l'interprétation des vestiges, des signes qui sont retrouvés; il en est de même des civilisations disparues, des époques terrestres qui ont précédé la nôtre et que les géologues nous restituent par les rochers et les fossiles de plantes ou d'animaux qu'ils trouvent dans les couches du sol. — A l'*avenir* : la tempête, l'orage, le beau temps, ont des signes précurseurs qui les annoncent; il en est de même des troubles politiques et sociaux, des révolutions. On sait qu'une partie de la médecine, le *diagnostic*, a pour objet de reconnaître les maladies d'après leurs symptômes : un médecin exercé dira quelles phases a traversé la maladie et celles par lesquelles elle doit encore passer.

Toutes les œuvres humaines ont un sens, un langage; à plus forte raison les œuvres de Dieu :

...Tout parle dans l'univers,

Il n'est rien qui n'ait son langage. (La FONTAINE, XI, *Épilogue*.)

La poésie et la science, chacune à sa manière, interprètent ce langage. Toute chose est écrite quelque part, a-t-on dit, dans l'immense livre de la nature : il s'agit seulement de la trouver et de la savoir lire.

Les sens et les signes. — Tous les sens peuvent servir à former des signes, mais c'est surtout à la vue et à l'ouïe qu'ils sont empruntés. Signes *visuels* : gestes, dessin, écriture, télégraphie; signes *oraux* ou *auditifs* : cris, langage, sonneries, batteries. Les signes oraux, la parole surtout, sont plus rapides et plus distincts que les signes visibles. Les signes *tactiles* peuvent remplacer, pour les aveugles sourds-muets, les signes visuels et auditifs; on cite à ce sujet l'exemple de Laura Bridgeman.

Du langage. — Le langage humain est un *système de signes par lesquels l'homme exprime ses pensées et ses sentiments*. D'une manière générale, dit Whitney, on peut définir le langage : l'expression de la pensée humaine; mais on doit observer qu'au point de vue scientifique il faut restreindre cette définition ainsi qu'il suit : « Le langage proprement dit est un assemblage de signes par lesquels l'homme exprime sciemment et intentionnellement sa pensée à l'homme. » (*La Vie du langage*.)

Diverses sortes de langage. — Si on divise le langage d'après les sens qui saisissent le signe, il faut distinguer :

1^o Un langage *tactile* : les aveugles lisent avec les doigts, grâce à un système de signes formant saillie sur le papier;

2^o Un langage *visuel* : les signaux, la mimique des sourds-muets;

3^o Un langage *auriculaire* : les sons, articulés ou non, éminemment propres à exprimer notre âme par l'infinie variété de leurs inflexions et de leurs combinaisons.

Si on divise le langage d'après le rapport entre le signe et la chose signifiée ou la pensée, on distingue le langage *naturel* et le langage *artificiel* ou *conventionnel*. Ces dénominations ne doivent pas être prises dans un sens *absolu* : l'opposition qui existe entre le naturel et l'artificiel est plutôt dans nos définitions que dans la réalité : le langage artificiel n'est que le langage naturel plus ou moins transformé; le langage naturel peut devenir et devient en effet, pour l'orateur et pour l'acteur, par exemple, l'objet d'un art particulier.

Langage naturel. — Le langage *naturel* est l'*expression instinctive et universelle des principales modifications de l'âme* (besoins, affections, volontés) *au moyen des modifications corporelles*.

Il renferme : des *sons inarticulés* : soupirs, cris, sanglots; le *jeu* si varié et si expressif de la *physionomie* : larmes, rire, regard, mouvement des lèvres et des sourcils, coloration du visage; les *attitudes* et les *gestes*, surtout ceux de la main et des doigts. — Ces divers éléments sont appelés *signes naturels*, parce qu'ils représentent les effets nécessaires ou habituels des états de l'âme sur les mouvements et les états du corps, et que, fondés sur les lois de l'union de l'âme et du corps, ils se produisent également chez tous les hommes. Tels phénomènes internes sont liés ou associés à tels phénomènes externes dans le rapport d'antécédent à conséquent; ce rapport étant invariable, la signification est constante.

Instinctif et universel, le langage naturel a encore pour caractères d'être *synthétique* : une attitude, un geste, un simple jeu de physionomie suffit à exprimer un état d'âme, c'est-à-dire un ensemble de pensées, de sentiments, de désirs ou de volontés; *communicatif* : la joie excite la joie, les larmes provoquent les larmes, les cris d'un homme en détresse nous remuent le cœur; *pathétique* : il agit puissamment sur les passions et constitue ce que Cicéron appelait « l'éloquence du corps »; mais c'est un langage *incomplet*, incapable d'exprimer toutes nos pensées.

Langage artificiel. — Le langage *artificiel*, ainsi appelé parce qu'il est, jusqu'à un certain point, le résultat d'une convention, est un *système de signes destinés à exprimer la pensée*.

Il est *intentionnel* : fait avant tout pour exprimer l'intelligence et s'adresser à l'intelligence, mais il exprime aussi la sensibilité et la volonté; *analytique* : il décompose la pensée et en exprime les divers éléments par des signes séparés; *particulier* : il n'est employé et compris que par ceux qui l'ont appris; chaque peuple ou chaque famille de peuples a sa langue; *variable et progressif* : basé sur des rapports particuliers et changeants, par exemple, l'association de tel son à telle idée, la pensée humaine le transforme comme elle se transforme elle-même, insensiblement et sans fin, sous l'action inconsciente de causes multiples. « Les langues sont des organismes vivants dont la vie, pour être d'ordre purement intellectuel, n'en est pas moins réelle et peut se comparer à celle des organismes du règne végétal ou du règne animal¹, » parcourant, comme ceux-ci, toute l'évolution biologique, depuis la naissance jusqu'à la décrépitude et la mort.

¹ A. Darmesteter, *la Vie des mots*. — Lire l'Introduction de cet ouvrage.

Le langage artificiel comprend : la *parole*, l'*écriture* et le *système de gestes* qui constituent le langage des sourds-muets.

Parole. — Il faut distinguer le *cri* de la *parole* ou voix articulée. Le cri, qui constitue le langage *émotionnel*, nous est commun avec les animaux ; mais chez eux, comme chez le petit enfant, il n'exprime que la sensation, ne révèle que des instincts et des besoins inférieurs.

La *parole*, langage *rationnel*, est une combinaison de sons articulés par lesquels l'homme exprime ses pensées et les diverses modifications de son âme. La faculté naturelle d'articuler est propre à l'homme¹. « Quelques animaux sont capables d'articuler des sons, mais ils ne s'en servent pas comme d'un langage, c'est-à-dire pour exprimer leurs besoins. Lorsque le perroquet a faim, il crie, il ne parle pas. La parole est pour lui un amusement, non un instrument de communication avec ses semblables. » (P. JANET.)

Écriture. — L'écriture est le signe de la parole ; c'est le signe d'un signe : la lettre ou la syllabe rappelle le son, le son rappelle l'idée. La parole est fugitive ; l'écriture lui donne un corps, la fixe dans des caractères permanents, la conserve pour les siècles, et contribue ainsi au perfectionnement de l'humanité. Le langage écrit, encore plus que le langage parlé, est pour les hommes comme une mémoire où peuvent se conserver et s'accumuler indéfiniment leurs acquisitions intellectuelles.

On distingue l'écriture *idéographique* et l'écriture *phonétique* ; la première représente les idées, la seconde les sons.

L'écriture *idéographique* est la première en date et se divise en *figurative*, qui peint ou dessine l'objet ou l'idée à représenter, et en *symbolique*, qui l'exprime par un emblème, en vertu d'une analogie : c'est ainsi que la vigilance est représentée par un coq, la ruse par un renard. L'arithmétique et la musique sont de véritables écritures idéographiques : le chiffre est l'expression immédiate de l'idée du nombre, la note de l'idée du son.

L'écriture *phonétique* est *alphabétique*, si chaque consonne ou voyelle a un signe spécial, et *syllabique*, si le même signe représente toute une syllabe, comme dans l'écriture japonaise, dans la sténographie.

L'écriture *hiéroglyphique* (du grec *hiéros*, sacré ; *glyphô*, je grave : les prêtres surtout en faisaient usage), que l'on trouve encore sur les ruines des temples et des palais égyptiens, était un mélange de ces diverses sortes d'écritures : elle comprenait des signes figuratifs, des signes symboliques et des signes phonétiques.

Langage des sourds-muets. — Dans l'instruction des sourds-muets, on appelle langage des *signes* ou langage *mimique* celui qui représente les idées au moyen de mouvements, d'attitudes, de jeux de physionomie, indépendamment de toute expression phonétique donnée à ces idées dans une langue parlée. Partant de ce principe, admis par beaucoup de philosophes, que les mots de nos langues sont liés aux idées qu'ils représentent par un lien arbitraire et conventionnel, on a conclu que l'idée se liera tout aussi bien à un autre signe quelconque, à un signe mimique, par exemple, lequel pourra dès lors, comme le mot, en être l'expression et le véhicule. C'est ainsi qu'on a créé une langue de signes mimiques, comme il y a une langue de signes sonores et de signes écrits.

II. — ORIGINE DU LANGAGE

La question de l'origine du langage, ou plutôt de la parole articulée, a donné lieu à un grand nombre de théories chez les philosophes anciens et modernes.

¹ Articuler, c'est proprement modifier les voyelles ou sons vœux au moyen des consonnes. Cette étymologie vient sans doute de ce que les consonnes jouent, par rapport aux voyelles, le même rôle que les articulations dans le corps. — La parole est le langage par excellence : non seulement elle exprime la pensée, ce « dialogue intérieur et silencieux de l'âme avec elle-même », comme l'appelle Platon, mais encore contribue à sa formation et à son développement. Parole et pensée sont deux termes inséparables.

C'est qu'à cette question s'en trouvent liées d'autres d'une importance capitale en psychologie et en sociologie, telles sont les suivantes : *Quelle est la nature du langage ? — Les mots, à l'origine, désignent-ils des idées particulières ou des idées générales (problème des idées générales) ? — La société peut-elle exister sans la parole articulée ? Le mot est-il un signe arbitraire et purement conventionnel, ou exprime-t-il l'essence même des choses ? — Quels sont les rapports des mots et des idées, du langage et de la pensée ? — Toutes ces questions sont impliquées dans celle de l'origine de la parole.*

« Cette question si captivante, et qui sollicite invinciblement notre curiosité, dit Darmesteter, n'a pu encore quitter le domaine de la pure hypothèse. La science n'est pas mûre sur ce point. Même dans les langues dont on a les monuments les plus anciens (familles égyptienne, sémitique, indo-européenne), on ne saisit que des formes relativement récentes, et qui ont par derrière elles un long passé de transformations. La recherche, si haut qu'elle s'élève et fasse remonter ses inductions, n'atteint que des racines dérivées des racines primitives à jamais perdues. » (*La Vie des mots.*)

Diverses théories sur l'origine du langage. — On peut ramener à quatre groupes toutes les théories ou hypothèses faites par les philosophes pour résoudre la question de l'origine du langage :

- 1° Dès l'origine, Dieu a révélé le langage à l'homme ;
- 2° La parole est le résultat d'un instinct spécial et primitif, aujourd'hui disparu ;
- 3° Elle est une création artificielle et conventionnelle de l'homme ;
- 4° Enfin elle est le produit d'une élaboration lente et progressive du langage naturel.

Il convient d'examiner, en peu de mots, les arguments qu'on a fait valoir en faveur de ces théories et les critiques auxquelles elles donnent lieu.

1° Révélation divine de la parole. — Cette théorie, qui a surtout été soutenue par de Bonald et les traditionalistes, avait déjà été formulée, chez les Grecs, par Héraclite et acceptée par les stoïciens¹ ; puis, durant le moyen âge, professée par un grand nombre de théologiens. Au XVII^e siècle, elle fut exposée par le P. Lami, qui soutint que « l'homme n'aurait jamais formé que des cris inarticulés, si Dieu ne lui avait appris à parler ». A peu près à la même époque, l'Anglais Warburton enseigna aussi la révélation divine du langage avec perfectionnement humain.

De Bonald et les partisans de cette théorie, de Maistre, Lamennais, etc., prétendent que le langage est absolument au-dessus des forces de l'homme et qu'il nous a été donné par une révélation surnaturelle. « Pour parler sa pensée, il faut auparavant penser sa parole, » dit de Bonald : la pensée doit être produite au dedans par une première parole, avant d'être exprimée au dehors. « Il ne peut y avoir de concept intelligible ou de pensée dans l'esprit humain sans qu'il y ait auparavant une parole, et par conséquent un parlant. Donc l'enfant ne peut penser qu'après que ses parents lui ont parlé. Donc l'humanité n'a pu penser avant que Dieu lui eût parlé. Donc le premier développement de l'intelligence dans les premiers hommes suppose une parole divine adressée par Dieu lui-même à l'homme, ce que de Bonald appelle une *révélation primitive*.

¹ « Il y a pour chaque chose un nom juste qui lui convient par nature. » — « Les mots nous révèlent la nature et l'essence des choses... Celui qui a établi les noms connaissait les choses, et c'est à une puissance plus qu'humaine qu'il faut rapporter cette imposition des premiers noms aux choses. » (PLATON, *Cratyle.*)

« En d'autres termes, l'homme ne peut connaître les *intelligibles* sans le secours du langage. Or il n'a pu inventer le langage, puisque le développement du langage suppose le développement de la raison, et par suite l'existence du langage. Donc le langage a été primitivement *révélé* par Dieu. »

Réfutation. — Ce système nous semble de tout point insoutenable, dit l'abbé Vallet dans son *Histoire de la Philosophie* (p. 565). Il repose uniquement sur cette supposition que l'homme ne peut ni connaître sa pensée, ni même penser sans la parole, et que la parole suffit à faire naître la pensée. Ensuite il dépeuple l'intelligence de toute causalité propre, donne à toutes nos connaissances une origine purement sensible, un son, la parole. Or, ici comme ailleurs, l'École (la philosophie traditionnelle) résout admirablement le problème : elle établit qu'en soi l'homme peut penser sans parler, bien qu'en fait la parole représentée par le nom de la chose accompagne toujours ou presque toujours la pensée. Mais elle pose aussi qu'il est *nécessaire et suffisant* que tout acte intellectuel soit accompagné d'une image fournie par les sens et d'un *verbe mental* dans lequel l'âme se parle à elle-même sa pensée. Mais le verbe mental n'est pas une parole proprement dite : il n'est que la conception ou l'expression intellectuelle de la chose. Le langage intérieur est la condition de la parole, comme l'image est l'élément nécessaire, le *schème* (suivant le mot qu'on emploie aujourd'hui) de la pensée.

La révélation divine est d'ailleurs inutile : l'homme, être sensible et intelligent, possède tout ce qu'il faut pour inventer la parole : l'intelligence pour concevoir les idées, les sens pour percevoir les objets matériels, la faculté d'abstraire et de généraliser pour établir des rapports, enfin l'organe pour exprimer des sons auxquels l'intelligence attache une signification.

De plus, comme le fait observer Maine de Biran réfutant les traditionalistes : « Que Dieu ait révélé le langage ou que l'homme l'ait inventé, la difficulté reste la même, c'est-à-dire qu'il faut savoir quelles facultés ont dû concourir à l'institution du premier langage. Le son articulé ne devient signe que lorsqu'il est devenu un acte volontaire. Si Dieu apprenait à l'homme que tel son signifie telle idée, il faudrait que l'homme comprît ce rapport ; or comprendre ce rapport d'un son à une idée, c'est instituer soi-même le son à titre de signe. »

« L'animal ne parle pas, parce qu'il ne pense pas, parce qu'il ne sait pas former le premier de tous les jugements, qui est la base de tous les autres, en attachant un sens direct au mot *je* et au verbe *être*. » L'enfant ne se distingue de l'animal que lorsqu'il transforme les premiers cris, signes de la douleur, en signes d'appel dont il se sert volontairement.

Maine de Biran réfute les traditionalistes en établissant que l'intelligence et la volonté précèdent le langage proprement dit ; mais il s'en rapproche, quand il soutient qu'il n'y a point d'idée sans signe volontaire.

Concluons contre de Bonald que l'intelligence peut, sans le secours du mot, et par conséquent en dehors de toute révélation primitive, connaître sous forme intelligible les réalités qui tombent sous nos sens.

2° La parole est le résultat d'un instinct spécial et primitif. — Cette théorie, d'après laquelle « l'homme est naturellement parlant, comme il est naturellement pensant » (RENAN), se rapproche beaucoup de la précédente. Que le Créateur, en effet, ait révélé directement la parole à l'homme ou qu'il lui ait donné un instinct spécial qui le fait parler, c'est à peu près la même chose : l'invention du langage est toujours, en effet, indépendante de l'intelligence et de la volonté humaine.

Cette hypothèse est celle de Renan et de Max Müller, qui, se fondant sur des recherches philologiques, ont cru reconnaître dans toutes les langues un certain nombre d'éléments communs et irréductibles. Ces éléments primitifs ou racines seraient le produit d'un instinct aujourd'hui disparu, faute d'usage. C'est à cet instinct de nommer les objets par certains monosyllabes, qu'il faudrait rapporter les quatre ou cinq cents racines que la philologie a dégagées comme éléments primordiaux du langage.

Réfutation. — De nouvelles découvertes philologiques semblent contraires aux conclusions de Max Müller. Dans un récent ouvrage, M. Bréal a montré que les *racines* ne peuvent être considérées comme des éléments primitifs, mais plutôt comme le résidu de mots antérieurs et comme l'expression d'idées, non pas individuelles, mais générales.

On fait encore à ce système d'autres objections : qu'est devenu cet instinct primitif ? Chez des hommes complètement séparés de toute société, revivrait-il ? Comment agit cet instinct ? Pourquoi tel son exprime-t-il telle idée ? Comment expliquer qu'à l'origine chaque idée ait suggéré par elle-même un mot et le même à tous les hommes ? Si cela est, comment rendre compte de la diversité des langues, dans le temps et dans l'espace ? — Cette hypothèse d'un instinct spécial et primitif est une pétition de principe : c'est la question résolue par la question même.

3° La parole est une invention artificielle de l'homme. — Condillac a soutenu l'hypothèse d'une invention artificielle et conventionnelle du langage. Démocrite chez les anciens, Voltaire, Rousseau et la plupart des philosophes du XVIII^e siècle prétendent que l'homme, parti de l'état de nature, primitif ou sauvage, n'est arrivé à l'état civilisé que par étapes successives et qu'il a peu à peu inventé le langage.

Pour ne pas contredire la révélation, Condillac admet qu'Adam et Ève, au sortir des mains de Dieu, pouvaient communiquer leurs pensées. Mais il suppose, pour expliquer sa théorie, que deux enfants de l'un et l'autre sexe aient été égarés et dans l'impossibilité de communiquer avec les autres hommes. Comment inventeront-ils un langage ? Il répond qu'ils le feront nécessairement, « l'homme ne pouvant penser sans signes », et que ce langage sera fondé sur une entente réciproque. Il n'admet pas cependant que les mots soient absolument arbitraires. Ils tirent, pense-t-il, leur origine d'objets sensibles ; les premiers mots furent des onomatopées, des imitations de cris d'animaux, etc.

Locke, Rousseau, Smith et la plupart des philosophes sensualistes sont allés plus loin encore que Condillac ; ils ont soutenu la théorie absolue de la création artificielle des mots : théorie imaginée, chez les Grecs, par Démocrite, qui professait que les mots ne dépendent en rien de la nature des choses. — Aristote et même Bossuet ont partagé cette hypothèse, en faisant des réserves.

Réfutation. — Cette hypothèse paraît aujourd'hui insoutenable. L'invention de la parole et sa substitution aux signes supposent un accord ; cet accord unanime dut être motivé, et il « semble que la parole ait été fort nécessaire pour établir l'usage de la parole ». (ROUSSEAU.)

« Quel génie il eût fallu, dit de Bonald, pour s'élever à la conception du discours et des éléments qui le composent ! Et si ce génie s'était rencontré, comment enseigner une langue à des êtres qui n'en comprendraient aucune, et par suite n'entendraient pas celle dans laquelle on leur parlerait ? L'idée d'inventer le langage suppose déjà la possession du langage. De plus, comment admettre que Dieu ait créé l'homme sociable sans lui donner l'instrument par excellence de la société, la parole ? »

L'état de nature tel que le conçoit Rousseau n'a jamais existé : les peuplades sauvages sont des peuplades dégénérées. « C'est un rêve, dit Renan, d'imaginer un premier état où l'homme ne parle pas, suivi d'un autre état où il conquiert l'usage de la parole. L'homme est naturellement parlant, comme il est naturellement pensant, et il est aussi peu philosophique d'assigner un commencement voulu au langage qu'à la pensée... Inventer le langage eût été aussi impossible que d'inventer une faculté. » — « Inventer le langage, ce serait inventer la raison », dit de son côté Lamennais.

Enfin la philologie, reconnaissant dans toutes les langues des éléments communs et primordiaux, contredit l'hypothèse d'une invention arbitraire.

Darwin, H. Spencer et toute l'école évolutionniste, qui cherchent l'origine du langage, comme celle de la nature humaine, dans une évolution des facultés

animales, sont tombés dans la même erreur que les sensualistes. Quelques auteurs ont reconnu aux animaux la capacité de produire des sons semblables à nos interjections; s'ils ont cette capacité, pourquoi n'en ont-ils pas profité pour créer un système de signes? C'est que « un signe ne peut être inventé ni compris que par un être doué de conscience et de volonté, capable de concevoir en percevant. Le prétendu langage qu'on attribue parfois aux animaux n'a rien de commun avec le nôtre : les cris des oiseaux, les attouchements des fourmis sont produits par des sensations, et leur effet sur les êtres semblables à eux est encore une sensation ». (E. CHARLES.) — « Si la faculté d'avoir des idées générales est ce qui établit une parfaite distinction entre l'homme et la brute, dit M. Müller, un langage qui serait formé d'interjections, ou par l'imitation des cris des animaux, ne pourrait prétendre en aucune façon à être le signe extérieur de cette prérogative distinctive de l'homme. »

4^e La parole est le produit d'une élaboration lente et progressive du langage naturel. — Cette théorie est exposée la dernière, parce qu'elle paraît la plus philosophique, et qu'elle est aujourd'hui la plus généralement admise.

Dire que la parole est le produit d'une élaboration du langage naturel de l'homme, c'est reconnaître qu'il ne faut pas en chercher l'origine au delà des origines même de l'humanité; c'est dire que l'homme lui-même se crée la parole, non d'après une convention, mais par un développement naturel de ses facultés.

Comme on l'a vu plus haut (réfutation de la théorie de la révélation divine), on trouve chez l'homme, ajoutons qu'on ne trouve que chez lui¹, tout ce qui est nécessaire pour parler : un organe vocal très étendu, qui permet d'émettre à volonté une infinité de sons articulés pour manifester ses états de conscience; un instinct supérieur de sociabilité qui ne peut être satisfait que par un moyen de communication intime et permanente avec ses semblables; enfin la faculté de former des concepts, c'est-à-dire des idées abstraites et générales, et de juger, c'est-à-dire d'en apercevoir les rapports. Or c'est un principe philosophique (principe de moindre action) qu'il faut toujours expliquer les effets par les causes les plus simples, et n'avoir recours au surnaturel que lorsque le naturel ne fournit plus aucune explication.

On peut donc admettre, avec le philologue américain Whitney et la plupart des philosophes contemporains (Ravaisson, Rabier), que l'homme possédant les facultés nécessaires au langage a pu se le créer; que le langage n'est donc pas une œuvre artificielle, produit d'une convention ou d'un contrat, comme l'ont prétendu les sensualistes; qu'il n'est pas non plus nécessaire de recourir à un instinct spécial, comme l'ont fait Renan et Max Müller, ni à une faculté particulière dite *faculté expressive*, comme l'avaient soutenu Th. Reid, Jouffroy et Garnier. Le langage est le produit de la nature, l'œuvre de la spontanéité humaine. Comme toutes les choses humaines, il a commencé par des rudiments, par des signes intentionnels, et grâce au travail accumulé « de milliers de générations et de milliards d'individus » (WHITNEY), il est devenu ce que nous le voyons.

Conclusion. — Voilà tout ce qu'a pu découvrir la science. Elle ne nie pas la révélation; mais elle se place à un autre point de vue : Supposé que la révélation n'ait pas eu lieu, l'homme serait-il arrivé à se faire un langage? Elle répond affirmativement.

La solution la plus rationnelle consiste donc à admettre avec la Bible que, en fait, l'homme n'a pas eu à inventer le langage, mais l'a reçu de Dieu, en ce

¹ L'animal, outre l'organe qui lui manque à peu près généralement, n'a pas d'idées générales. Or, pour parler, il faut avoir des idées générales, c'est-à-dire qu'il faut avoir d'abord perçu, puis comparé, dégagé les ressemblances et enfin ramené la multiplicité réelle à l'unité de représentation. L'animal eût-il l'organisme de l'articulation, il ne parlerait pas; le langage qu'on donne aux perroquets n'est qu'une série de sons qu'ils répètent par simple jeu; ce ne sont pas des signes, ce n'est pas la parole.

sens qu'il a été créé dans le plein exercice de ses facultés, pensant et parlant; à admettre avec la science que, en droit, l'homme aurait pu inventer le langage : la faculté et l'organe d'expression et d'articulation lui étant naturels, comme la faculté de penser, il aurait parlé sans enseignement, par le fait même de sa nature; enfin que si l'homme avait découvert le langage, c'eût été lentement et progressivement.

III. — RAPPORTS DU LANGAGE ET DE LA PENSÉE. — LANGUES

Rapports du langage et de la pensée. — Il y a action et réaction de la pensée sur le langage et du langage sur la pensée.

1^o *Action de la pensée sur le langage.* — Le langage étant un système de signes pour exprimer la pensée, et le signe étant, au moins logiquement, postérieur à la chose qu'il exprime, il faut affirmer que la pensée précède le langage. Elle en est l'âme; elle le crée, en quelque sorte, à sa ressemblance, par une action analogue à celle d'une cause sur son effet. Aussi est-ce une vérité d'expérience qu'autant vaut la pensée, autant vaut l'expression qu'elle se donne. C'est ce qu'expriment d'une manière un peu trop absolue ces vers de Boileau :

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.

Le mot n'existe que pour et par l'idée ou la pensée; séparé d'elle, il n'est plus qu'un son vide et inerte. Ce qu'on appelle *vie du langage* n'est pas autre chose qu'une manifestation de la vie de la pensée. Les variations du *vocabulaire* suivent celles des idées; celles de la *syntaxe* suivent celles de la pensée. Avec les idées nouvelles apparaissent ou des mots nouveaux, ou des changements de sens et de forme dans les mots déjà en usage.

Le langage, comme la pensée, implique l'emploi de toutes les facultés, de toutes les opérations intellectuelles; mais la plupart des mots étant abstraits et généraux, il est plus spécialement produit par l'abstraction et la généralisation, et par l'analyse et la synthèse qu'elles-mêmes impliquent.

D'autre part, les *mots* se lient comme les *idées* qu'ils expriment; les diverses formes de *propositions* répondent aux diverses formes de *jugements*; les propositions s'enchaînent en *arguments*, ou syllogismes, de la même façon que les jugements s'enchaînent en *raisonnements*. La *syntaxe*, qui règle l'arrangement des mots, la construction des propositions, les rapports logiques des phrases, suit l'ordre dans lequel l'esprit présente les éléments de la pensée. La logique du langage n'est pas autre que la logique de la pensée. Les lois de la pensée et celles du langage sont les mêmes au fond. De même que chaque homme se révèle par sa parole et par ses écrits, de même le génie d'un peuple se traduit par sa langue : une langue est la forme visible de l'esprit d'un peuple. « Formes immédiates de la pensée, instruments créés par elles pour la traduire, les langues sont autant de miroirs où viennent se réfléchir les habitudes d'esprit et la psychologie des peuples. » (DARMESTER, *la Vie des mots*, Introd.)

2^o *Action du langage sur la pensée.* — A son tour, le langage influe sur la pensée.

Il favorise l'*attention* : la pensée isolée de son expression est mobile et fugitive, elle ne peut être facilement maintenue sous le regard de l'esprit; le langage, en lui donnant un corps, la fixe et permet à l'attention de la dégager, de la rendre *claire et distincte*.